



La verve de Mordecai Richler

QU'EST-CE qui fait courir Duddy? En 1959, Mordecai Richler (1931-2001) oﬀrait un cousin canadien au Sammy Glick de Budd Schulberg.

Duddy Kravitz grandit dans le quartier juif de Montréal. À l'école, il se moque des professeurs, se fait de l'argent de poche en vendant sous le manteau

à ses camarades des magazines pornographiques et des crosses de hockey.

Son père chauffeur de taxi arrondit ses fins de mois en jouant les maquereaux. Le frère est plus sérieux: Lennie étudie la médecine. La mère est morte depuis longtemps.

Le soir, l'aîné en parle au cadet dans le noir. Duddy ne tient pas en place. Il a un culot fou et de l'exubérance. Bavard comme tout, il embobine son entourage, demande à tous ceux qu'il croise s'ils ont lu *Le Petit Arpent du bon Dieu*.

Il fourgue du savon liquide et des produits sanitaires, devient serveur dans un restaurant, rêve d'acquérir des terrains autour d'un lac des Laurentides pour y bâtir un hôtel. Tout ça parce que son grand-père lui a dit que, sans terre, un homme n'était rien. Les scrupules ne l'étouffent pas. Il conduit la voiture paternelle sans prévenir personne, ment comme il respire, se lance dans la production de films. Il s'agit d'immortaliser des bar-mitsva et autres cérémonies.

Richler suit son héros à la trace. Il lui faut du souffle. Le personnage ne tient pas en place, emprunte de l'argent à tout le monde, jure comme un charretier. Les scènes cocasses s'en-

chaînent. Duddy se perd dans la neige. Il passe une nuit avec un poète épileptique, s'adjoint les services d'un réalisateur alcoolique qui se prend pour un génie de la pellicule, admire un garçon surnommé «le Prodi-ge», couche plus ou moins avec une certaine Yvette, s'attire les bonnes grâces d'un milliardaire antisémite sur les bords.

Il est question d'un avortement, de commissions plafonnant à 10 %, de projets sans lendemain.

L'amour ne vaut pas qu'on s'y arrête. Ce cynique fait fondre tous les cœurs. On lui pardonne ses incartades. Il se démène comme un beau diable pour tirer son frère d'une sale situation, promet de rembourser ses créanciers (demain, toujours demain), secoue son père les jours de déprime.

Le lecteur est aspiré dans un grand huit. Voici des extraits d'un scénario, puis les pages d'un magazine reproduites telles quelles. Les dialogues n'arrêtent pas. Richler a une verve étourdissante. Son humour ravage tout sur son

passage. On l'a beaucoup comparé à Philip Roth. Il y a de ça. En 1974, Ted Kotcheﬀ tirait un film du roman. Sur amazon.com, le DVD coûte 514,85 dollars. Exemple unique. Le livre coûte beaucoup moins cher.

L'APPRENTISSAGE DE DUDDY KRAVITZ

Un roman de MORDECAI RICHLER



Richler suit son héros à la trace. Il lui faut du souffle. Duddy Kravitz ne tient pas en place

L'APPRENTISSAGE DE DUDDY KRAVITZ

De Mordecai Richler, traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin & Paul Gagné, Éditions du Sous-Sol, 414 p., 23 €.



noix

harcelé par des militants font un homme à abattre.

Il ne faut pas avoir peur de s'engager dans ce volumineux pavé (672 pages tout de même) et de s'y perdre, d'abord à Helsinki pour atterrir à Baltimore. Il y a un peu de l'auteur de thriller nordique chez ce Finlandais qui mène son récit à train d'enfer avec un réel sens du suspens et de la surprise (la fin est décoiffante). Derrière la forme, il y a également le fond, solide et brillamment édifié, qui mène le lecteur à la réflexion sur de nombreux sujets d'angoisse contemporains: les problèmes éthiques que pose la science, le pouvoir exponentiel des réseaux sociaux, le néo-terrorisme qui invite à la crucifixion virtuelle, la perte des valeurs noyées dans le consumérisme.

Et si on ne se lasse pas de contempler jusqu'au bout ce terrifiant miroir d'une réalité qui pourrait devenir nôtre, c'est aussi grâce à la plume de l'auteur, tour à tour caustique - «il (Joe) se sentait comme une serpillière sur le carrelage des toilettes d'une gare finlandaise» et poignant - «Ses enfants étaient en train de façonner des souvenirs non moins importants, qui deviendraient, pour le restant de leur vie, les images de leur enfance. Cette idée avait quelque chose de louloureux. En cadeau de Bat Mitzvah, Rebecca avait eu trois Pod». Bienvenue en 2020. ■

ILS NE SAVENT PAS CE QU'ILS FONT

De Jussi Valtonen, traduit du finnois par Sébastien Cagnoli, Fayard, 672 p., 24 €.

